

Choc du réel

Que nous apprend ce temps si particulier que nous vivons, temps de confinement ? Que nous dit ce *réel* auquel nous sommes confrontés ? Je parle à dessein ici de *réel* et non de *réalité*. La *réalité* c'est ce qui nous entoure et qui est toujours, peu ou prou, soumis à interprétation. Par exemple quand on débat du danger du Coronavirus ou de l'ampleur des mesures à prendre. La *réalité* ce sont les discours des politiques, des scientifiques, des philosophes, des théologiens ou de l'homme de la rue qui interprètent le phénomène auquel nous assistons. Ce sont les informations qui ne cessent de nous être proposées, en particulier par les chaînes d'info en continue. Ce sont bien évidemment ces lignes que vous lisez et qui sont une tentative de donner du sens à ce qui nous arrive. La *réalité* est donc toujours plus ou moins construite, interprétée : bref, elle se discute.

Le *réel* c'est quand cette *réalité*, discutable et discutée, vient percuter nos existences et, avec elles, nos angoisses les plus profondes, les plus secrètes. Le *réel* c'est une rencontre. Et cette rencontre fait choc. Elle nous heurte. Nous blesse parfois, rouvrant des plaies plus ou moins bien cicatrisées. Le *réel*, c'est ce qui arrive dans notre *réalité* quotidienne. C'est une rencontre qui fait contrainte, un événement dont on ne peut faire l'économie, qu'on ne peut éviter. Il peut parfois être heureux (comme l'événement d'une rencontre amoureuse) ou malheureux (comme l'événement de la fin de ce lien amoureux). Ces derniers jours, le *réel* a d'abord fait effraction comme un événement plus ou moins brutal, traumatique pour certains d'entre nous, et, pour tous, déstabilisant. Il se nomme le Coronavirus, un virus dont on nous a expliqué pendant de longs jours la *réalité* mais qui n'avait pas fait *réel* dans nos existences sauf pour ceux qui en étaient infectés et ceux qui en sont morts. Le *réel*, très concrètement — *réellement* devrais-je dire — c'est depuis mardi la décision, qui nous concerne tous, de confiner la population, de suspendre toutes les activités. Ce peut être aussi, je l'ai dit, le fait d'être soi-même contaminé, d'en mourir ou de voir mourir un proche. Cela c'est le *réel* : quand la *réalité* du monde vient nous affecter, nous heurter au plus profond de nous-mêmes de façon inattendue. Et c'est toujours un choc. Je l'appelle le choc du *réel*.

Choc d'abord par son irruption soudaine : nous ne nous y attendions pas. C'était pour les autres, les Chinois, les Italiens, mais pas pour nous. Et alors, notre regard sur ce qui nous entoure s'en trouve aussitôt modifié : ce sont les mêmes choses que nous voyons mais nous les regardons autrement. Avec surprise ou étrangeté. Un matin ensoleillé, signe du printemps, qui prend un tour singulier parce qu'il se présente à nous d'une façon tout à fait nouvelle : nous ne pouvons le vivre comme nous l'avions envisagé et ainsi, il signifie tout autre chose. Il nous porte à la réflexion et fait parfois sourdre en nous une pointe d'angoisse, comme un écho de fin du monde. Plus exactement de fin d'un monde, celui de nos habitudes et de nos certitudes qu'il faut réviser, au moins provisoirement.

C'est ensuite la fragilité à laquelle nous renvoie cette rencontre avec le *réel* : nous sommes donc si peu de choses ? Notre existence d'habitude si occupée est désormais désœuvrée, renvoyée au vide qui la guette. De quoi cette journée sera-t-elle donc faite ? Avec

quoi la *remplira*-t-on, puisqu'il faut bien s'occuper pour ne pas être effrayé par la vacuité de nos vies ?

C'est ensuite les interrogations que cela soulève en nous : à quoi nous raccrochons-nous pour tenir ? Une conviction, des idéaux suffisent-ils ? Tiennent-ils la route devant ce *réel* accablant et décourageant qui met en question radicalement notre *réalité* quotidienne ? Il y a aussi les autres. Soit confinés avec nous et il faut alors s'encourager, s'aider, se protéger (c'est difficile quand on vit ensemble !), se supporter, vivre des solidarités ou voir (re)surgir des rancœurs. Soit ils sont loin de nous et alors c'est la crainte et la peur de la solitude, à moins que ce ne soit la culpabilité de les laisser eux-mêmes seuls et isolés.

Peut-être est-ce aussi l'occasion de nous tourner vers ce que, faute de mieux, j'appelle une transcendance ou une verticalité qui peut donner du relief à l'horizontalité de nos vies. C'est-à-dire une parole différente, une parole autre, une parole qui fait altérité, qui fait rupture par rapport au quotidien. Chacun peut la trouver dans la littérature, la peinture, la musique, l'art, que sais-je encore. Mais aussi dans une tradition spirituelle. Or, en cette affaire, il me semble que la parole biblique (dans ses traditions juive et chrétienne) est susceptible d'offrir les ressources nécessaires pour trouver de quoi nourrir la réflexion et encourager en des temps difficiles. Par exemple, relire les Psaumes à la suite du peuple juif, des Pères de l'Église, de la tradition monastique et de la Réforme, peut constituer un soutien pour qui cherche de quoi se nourrir avec autre chose qu'un simple divertissement.

Et puis, viendra le jour où le Coronavirus ne sera plus qu'un mauvais souvenir. Et alors qu'en restera-t-il ? Il est trop tôt pour le dire. Tout dépendra comment nous aurons vécu la période qui s'ouvre. À quel degré nous aurons été rencontrés par le *réel* Coronavirus. Et dans quel état intérieur nous aurons été rencontrés. Les activités reprendront, la bourse remontera, les voyages recommenceront. Mais comment resterons-nous marqués par cette aventure inédite dans nos vies ? L'humain a cette capacité d'oublier : chez ce mammifère étrange, le plus important n'est pas ce dont il se souvient mais ce qu'il a remis au plus profond de sa mémoire ! La génération d'après-guerre, celle de nos parents et grands-parents a été durablement marquée par l'occupation. Je me rappelle mes parents faire encore des réserves de sucre dans les années 70 du siècle dernier ! Le souvenir de la privation restait ancré dans leur mémoire. Pour les générations suivantes, la mienne et celle de mes enfants, cela n'avait aucun sens parce qu'elles n'avaient pas vécu cette privation. Et cependant, la précipitation avec laquelle nous nous sommes rués sur les supermarchés dès le confinement annoncé laisse penser que ces réflexes que l'on pensait d'un autre âge sont toujours présents en nous.

Sans doute la pandémie à laquelle nous sommes confrontés n'a-t-elle rien de comparable avec la seconde guerre mondiale, malgré le fait que « nous sommes en guerre » contre ce virus. Rien de comparable en nombre de morts (pas de génocide, pas de tuerie de masse), rien de comparable en termes de privations (pas de rupture d'approvisionnement et Internet qui permet de communiquer). Mais cependant, maintenant que nous voilà au cœur de l'épreuve, peut-être nous faut-il déjà nous projeter vers demain en nous posant la question avant de l'oublier dans la joie d'une activité retrouvée : en quoi cela doit-il modifier, pour nous qui en aurons été

témoins et acteur, notre façon d’appréhender et de vivre ce monde ? En quoi notre *réalité* — plus ou moins bien construite — doit elle se laisser interpréter, questionner par ce *réel* qui la rencontre aujourd’hui ? La question est d’ores et déjà posée. Pour la plupart d’entre nous qui ne sommes ni soignants, ni impliqués directement sur le « front » de cette « guerre » étrange, nous avons du temps pour réfléchir. Après tout, c’est au moins un bénéfice de cette rencontre avec le *réel* que constitue l’épidémie : commencer à réfléchir sur nous-mêmes et sur le monde qui vient, celui de l’après Coronavirus.

Elian Cuvillier